

Collège-Lycée Saint-Charles-La Providence

2 Rue Cordière, 22021 Saint-Brieuc

HAMEON Camille

nadine.hameon@laposte.net

Cela faisait dix ans, dix ans que ce souvenir me hantait. Sous un soleil brûlant, des nuages de poussière se soulevaient aux pas saccadés des montures de ses assassins. Mon père gisait là, étendu dans la fine couche de sable jaunâtre, le corps livide mais encore chaud, perforé de balles. Des filets de sang brun dégoulinèrent sur sa peau, symbole de l'injustice dont il avait été la victime. J'étais là, à regarder au loin les nuées de sable retomber lentement sur le sol craquelé, m'amenant à me questionner sur la véracité de ce qui venait de se produire. N'aurais-je pas tout simplement rêvé ? Mon regard se porta alors avec une infime lenteur derrière moi. Lorsque j'aperçus la dépouille de mon père, je ne pus réprimer cette douleur qui me transperçait le cœur. Tout mon être fut parcouru de convulsions, mon visage fut tordu par la haine, mes sanglots s'intensifièrent, ma respiration se fit bruyante et haletante. Mon corps appelait à une vengeance sourde. Soudain, mes pieds se dérochèrent, je tombai à genoux, contraint par l'affliction d'abandonner mes dernières forces. Tout à coup, une bourrasque de vent aigre me tira brusquement de mon sommeil tourmenté : la nuit polaire avait remplacé le soleil tropical. Mes muscles étaient atrophiés, mon teint blême, une sueur algide collait à mon front, mes yeux étaient boursoufflés et rougis. Le cadavre de mon père était là, étendu contre le sol fendillé, sans vie. Mes mains, parcourues de frissons glacés, se posèrent sur ses yeux vitreux et rabattirent ses paupières avec précaution. Je me détournai de cette scène de désolation et observai la nuit argentée emmitoufler le monde dans son ténébreux manteau de constellations. Mon père avait été abattu par trois balles comme une vulgaire bête sans aucune raison apparente.

Tout ce qu'il m'avait laissé était un livre que je n'avais osé ouvrir jusqu'alors. A première vue, ce n'était qu'un vieil ouvrage bon à alimenter un feu -couverture poussiéreuse, reliures fragiles, pages vieilles-. Voilà ce qui me restait de mon père, un minime bout de son âme. Cet ouvrage m'intrigua. Je me décidai à l'ouvrir et me surpris à caresser et à humer les pages vieilles, me délectant de la lecture de ces mots. Je ressentis un feu ardent qui se propagea dans tout mon être. Je ne sus quelle était la raison de cet intérêt soudain pour la poésie. Peut-être y avait-il là un lien avec mon père. Était-ce pour remplir le vide béant qu'il avait laissé en quittant ce bas monde si brutalement ? Ce n'était que des questions sans réponses avec

lesquelles mon perfide esprit jubilait de me tourmenter, ranimant cette douleur qui me lacérait le cœur. Je laissai mon esprit divaguer et se heurter aux mots. Je me rappelai nos souvenirs heureux passés ensemble, mais sa mort vint couvrir cet instant d'un voile noir. Mon père m'avait-il offert ce livre pour me torturer ? Voulait-il me faire souffrir comme eux l'avaient fait souffrir ?

Trois balles, trois coups de feu avaient fini par ravager ma vie. Je les entendais, pourtant... pourtant, cette fois-ci... je les entendais vibrer ! Vibrer, je sentais mon être vibrer au son de ces coups ! Je les entendais siffler comme des serpents ! Ma tête s'alourdissait, des chuchotements s'immisçaient dans mon esprit, ma respiration se faisait haletante, mes oreilles bourdonnaient. Je plaquai alors violemment mes mains sur celles-ci, le visage crispé par la douleur que tout ceci m'infligeait. Exploitant mes dernières forces, je poussai un hurlement déchirant qui revint en un écho sourd, faisant disparaître subitement cet enfer. Étais-je mort ? Qui venait me délivrer de cette existence pesante ? Soudain des bras qui m'agrippaient fermement me sortirent de ma torpeur. Peinant à respirer, la peau suintante d'une fine couche de sueur poisseuse, les cheveux en bataille et les yeux presque sortis de leurs orbites, je me débattais violemment, griffant, cognant, mordant, tout en me reculant avec fougue. Quiconque m'aurait aperçu, m'aurait sûrement pris pour un fou.

Soudain, lorsque mon dos tapa douloureusement contre un mur, je relevai brusquement mon visage déformé par la douleur. J'aperçus alors deux hommes dans la fleur de l'âge en uniformes, me dévisageant d'un regard sombre, les mains posées de part et d'autre de leur fusils, prêts à tirer en cas de danger. L'un m'ordonna de me mettre sur pieds, ce que je fis sans trop réfléchir car la menace de l'arme eut l'ascendant sur moi. Un des deux soldats se posta alors derrière moi et me fit avancer du bout du canon de son fusil planté dans mon dos. Soudain, remarquant mon oubli, je me précipitai follement vers mon lit, le retournant énergiquement afin de trouver l'objet de ma folle entreprise. Le soldat campé derrière moi, m'assena alors un violent coup de crosse sur l'épaule. Mon torse ainsi que mon visage furent brusquement projetés contre ma couche. Sonné, deux bras vigoureux me tirèrent par l'arrière avec fermeté et me traînèrent sans aucune délicatesse. Un soldat ouvrit la porte boisée dans un fracas assourdissant. J'entrouvris péniblement les yeux, le regard flou. Je pouvais tout de même apercevoir un brouillard oppressant ainsi qu'un rideau de pluie mitraillant qui recouvrait l'herbe clairsemée et marronnasse mélangée à une boue inconsistante. Quelque chose me poussait à croire que je ne reverrais plus jamais ma demeure. Alors, me débattant avec les dernières forces qu'il me restait, j'essayais cruellement de me défaire de l'emprise des

deux soldats. Soudain, l'un deux, excédé, abattit un second coup de crosse derrière mon crâne. Je compris alors que je ne pourrais me défendre plus longtemps.

Une odeur pestilentielle me prit au nez, mélange de tabac, de sueur, et de déjections humaines. Mes mains se portèrent à ma bouche pour me retenir de vomir. J'ouvris péniblement mes paupières lourdes de sommeil, massai mon crâne ainsi que mon épaule qui me faisaient souffrir le martyr. Malgré les bourdonnements incessants dans mes oreilles, je pouvais discerner des

murmures dans la pénombre. Essayant tant bien que mal de me relever, je pressais tout mon corps contre le mur auquel j'étais adossé. Mes jambes flageolantes me portaient à peine. Je me voyais mourir là, dans l'anonymat. Après tout, j'avais eu une vie insignifiante, personne ne viendrait réclamer mon corps. D'ailleurs, qui savait que j'existais ? Personne. Personne à part ceux qui m'avaient enfermé ici, me murmura ma conscience. Plus je me rapprochais des voix, plus mon corps transpirait par tous les pores possibles de ma peau. Les relents de cette odeur insupportable qui emplissaient la pièce me faisaient ressentir des hauts le cœur. Soudain, ne pouvant plus tenir, je m'arquai brusquement vers l'avant, un liquide acide me brûla la trachée et se répandit sur le sol. Mes jambes se dérobèrent sous moi et ma tête cogna la terre battue dans un bruit sourd. J'entrevis cette fois-ci des formes floues penchées au-dessus de moi. Comme un animal craintif, je poussai sur mes pieds avec frénésie pour m'éloigner. Les hommes de ma cellule me jaugèrent de leurs regards, puis tout en me tournant le dos, s'en allèrent d'un pas lourd se perdre dans l'obscurité. Tout en me relevant avec mollesse, je m'aperçus que certains hommes étaient assis en tailleur, à même le sol, le front enfoui dans leurs mains, d'autres étaient accoudés aux planches de bois et fumaient avec nonchalance leur tabac. On les avait entassés là, comme on avait pu, dans de méchantes baraques en planches dressées à la diable dans une plaine. Le regard dans le vague, ils paraissaient être ailleurs.

Je me rapprochai de l'étroit orifice entre deux planches et y glissai alors un œil d'où provenait la source de lumière. Tout d'abord aveuglé par ce soleil qui jouait avec les nuages cotonneux, je pus distinguer une large étendue d'herbe où l'on avait bâti de nombreuses cabanes similaires. Tout autour, des hommes en uniformes semblables à ceux qui m'avaient arrêté s'activaient dans ce qui semblait être un camp. Je reconnaissais cet endroit : cette plaine, que fermait la rivière du Goulan, et qu'abritait des vents de mer une colline garnie de ronces, n'était guère qu'à deux kilomètres de Belzec. On l'appelait la plaine de la Croix-Perdue, à cause de sa solitude, et d'un Christ de granit dont l'image mutilée se dressait au bord de la route, à deux cents mètres du camp. Allais-je finir comme ce Christ ?

Peut-être un inconnu viendrait me libérer. Oui..., oui, j'en avais l'intime conviction. J'ajustai consciencieusement ma chemise ainsi que mon pantalon chiffonnés puis je grattai les quelques croûtes de boue éparses, encore parfois humides, collées à ma peau. Toute mon attention était portée sur ma toilette improvisée, je ne remarquai donc pas la masse qui avançait vers moi, d'un pas décidé dans la pénombre. Soudain, une poigne de fer m'agrippa les épaules et me projeta vigoureusement à terre tout en grognant une phrase incompréhensible. Lorsque je m'étalai de tout mon long contre la terre imbibée d'eau, un cri plaintif m'échappa : la douleur lancinante à mon épaule meurtrie ressurgissait. Déboussolé par cette violence, je me recroquevillai dans un coin de la cabane, loin des autres hommes où seule la solitude m'attendait à bras ouverts. A l'extérieur, on pouvait ressentir une agitation palpable, on percevait les voix puissantes qui s'élevaient parmi les autres, les pas vigoureux des hommes en uniformes qui contrastaient avec le vent léger qui s'engouffrait dans les hautes herbes qui ondulaient, bercées par ces caresses de la Nature. Je regrettais amèrement ma liberté.

Voilà deux jours et une nuit que je me trouvais dans le même coin de la cabane. Je n'avais que très peu dormi du fait de l'humidité qui s'immisçait partout, jusque dans les plis de mes vêtements. Pourtant, à part dormir, je n'avais rien à faire. Cependant, je m'étais souvenu du recueil de poésies que j'avais, au prix d'un coup de crosse, pu amener avec moi. Et désormais, lorsque le jour pointait le bout de son nez, je passais mon temps, la tête enfouie dans mon ouvrage, au-dessous de la précieuse source de lumière tout en prenant garde à ne pas obstruer celle-ci, au prix d'une énième bousculade. Là, je pouvais retrouver des sensations perdues, mais surtout les mots me permettaient d'oublier la misère quotidienne. Au fil des jours passés, je me rendais compte que j'étais différent des autres hommes. Eux passaient leurs journées à fumer nonchalamment, à cracher des insultes acerbes ou à se violenter. Apeuré et cherchant la quiétude, je m'enfermais dans ma solitude. Cependant, je percevais de ces hommes un intérêt malsain grandissant envers moi

Lors d'une après-midi où les éléments naturels se déchaînaient, alors que j'explorais comme à mon habitude mon recueil de poésie, un groupe d'hommes m'encercla dangereusement. Ils cherchaient à me dominer de toute leur hauteur. La main de l'un fondit sur mon cuir chevelu et me tira d'un coup sec la tête vers l'arrière. Une gifle d'une puissance phénoménale s'abattit sur ma joue dorénavant cramoisie. Désarmé, je levai lentement un regard interrogateur vers l'homme. Lui avait un sourire moqueur collé à son visage. Une pluie de coups s'écrasa alors sur mon abdomen, mes côtes ainsi que mon dos. J'entendais les os des poings se craquer sur les miens sûrement déjà devenus poussière et je sentais un liquide chaud couler de ma bouche, ce sang ... le même que celui de mon père.

Une douleur me sortit brutalement de mon état de paralysie. Les mêmes hommes, encore, n'étaient apparemment pas rassasiés. Méthodiquement, ils agitaient leurs cigarettes et me soufflaient leurs fumées fuligineuses au visage. Ils attendaient de voir luire cette étincelle de crainte dans mon regard, pour descendre jusqu'à mes bras et saupoudrer leurs cendres charbonneuses sur ceux-ci. Tout en savourant le plaisir procuré, ils m'écrasaient alors brutalement leurs mégots de cigarettes brûlants. Je pouvais ressentir un feu ardent s'immiscer dans ma chair jusqu'à fondre celle-ci. Je souffrais terriblement, pourtant je n'arrivais plus à exprimer les moindres émotions. Alors, sans déverser aucune larme, sans pousser aucune plainte, le visage passif, j'observais cette scène se dérouler sous mes yeux. Je me réfugiais dans les profondes limbes de mon esprit torturé. Je me sentais basculer. Les jours passaient et une haine perfide emplissait jour et nuit mon esprit.

Un plan macabre s'échafaudait. Je déchirai consciencieusement les pages de mon ouvrage, tout en les pressant pour leur donner une forme ronde. Je pris toutefois le soin de conserver un feuillet, lien ultime avec mon père. Je me déplaçai ensuite vers l'imposante porte et tambourina sur celle-ci. Puis tout en m'immobilisant, je pressai avidement mon oreille contre la porte. Je perçus les grognements du soldat qui gardait la cellule. Alors, satisfait, je répétai les mêmes gestes. Soudain, la lourde porte s'ouvrit dans un fracas assourdissant et le soldat me tira sans ménagement à l'extérieur de la cellule. Tout en préméditant les supplices qu'il allait me faire subir, il se pencha vers la serrure rouillée et verrouilla avec brutalité la porte. Alors, après qu'il se soit tourné vers moi, ne pouvant plus me retenir, je lui envoyai un violent coup dans l'abdomen. Celui-ci, sidéré et n'ayant plus de souffle s'arqua vers l'avant. Comme une bête enragée, je me jetai sur lui, lui obstruai la bouche avec mes pages chiffonnées et le ruai de coups cinglants. J'entendais seulement ses gémissements plaintifs, pourtant, je ne ressentais aucune empathie. Je voulais le déchiqueter, le broyer, le pulvériser, l'anéantir, ... le réduire en poussière d'os.

Je me relevais nonchalamment. Ne daignant prêter attention au cadavre, je contemplais mes mains engluées de sang. J'approchai mes mains vermeilles à mon visage et léchai goulûment mes doigts. La délectation était telle que des gloussements qui se muèrent progressivement en éclats de rire incontrôlables se firent entendre.

Soudain, alertés par des éclats de rire inhabituels, des hommes en uniformes se précipitèrent vers la source de ce vacarme. Lorsqu'ils arrivèrent à ma hauteur, leurs yeux sortirent presque de leurs orbites quand ils m'aperçurent, à côté du cadavre déformé, rire à gorge déployée tout en salivant à la saveur du sang...

Quelque chose me chatouillait. Un énième rire m'échappa. J'ouvris mes paupières et découvris un cafard qui se baladait sur ma peau malmenée de coups. Je le pris alors avec délicatesse dans ma paume et pressai lentement mes doigts sur sa carapace afin de le caresser. Soudain, les planches dressées à la verticale tremblèrent sous une vague de cafards vomis de je ne sais où. Ils lézardaient les murs en se camouflant dans l'obscurité. Tout à coup, ils s'immobilisèrent et tournèrent leurs petits yeux vicieux vers moi. Ils allaient me dévorer ! J'en étais sûr. J'ordonnai alors au cafard qui se trouvait dans ma paume d'aller se terrer, mais il n'en fit rien. Une ardeur folle s'empara alors de mon corps et tout en réduisant à néant les insectes, des fous rires secouèrent mon être.

J'étais sauvé ! Grâce à l'aide du cafard nous avons terrassé ces médiocres termites. Je lui devais la vie et n'avais d'autre choix que de le récompenser. Alors, je décidai de lui réciter des vers. Je lui racontais la passion ainsi que l'aversion au travers de multiples poèmes, et au fil des heures passées, ressentais que mon ami et moi partagions le même amour pour les mots.

De violents coups à la porte de notre cellule me tirèrent de mon sommeil. Un homme habillé sobrement en uniforme d'où se détachaient quelques médailles (qui semblaient avoir été frottées jusqu'à ce qu'aucun grain de poussière ne puisse s'y accumuler) s'avança vers moi, tout en restant à une certaine distance. En abordant une posture militaire, il m'informa que j'allais être libéré sous peu dû à un manque de cellules. Je fus d'abord parcouru par une extrême euphorie, et puis brusquement, je me jetai contre le sol et implorai sa clémence pour que mon compagnon soit lui aussi libéré. Dans l'incompréhension la plus totale, il m'interpella sur l'identité de ce compagnon. Alors les deux paumes ouvertes je lui présentai le cafard. L'homme d'armes pâlit, des gouttes de sueur algides luisèrent sous son sombre képi d'officier. Il butait sur ses mots puis, essayant de retrouver de la contenance, il me répondit affirmativement, d'une voix qui laissait paraître son désarroi. Un sourire sadique se dessinait sur mon visage : nous allions retrouver notre liberté égarée.

Le lendemain matin, alors qu'un net soleil s'élevait dans le ciel limpide, le même homme vint me chercher. Etrangement, il se tenait à quelques mètres de moi. Alors que je me trouvais dans l'encadrement de la porte et que je n'avais pas posé un pied sur l'herbe imbibée de boue, deux soldats vinrent brusquement m'encadrer. Je n'y prêtai pas attention, préoccupé à l'idée de redevenir un homme libre. Je me délectais des senteurs et des sensations retrouvées. Cette quiétude se mua rapidement en excitation. Je ne pouvais me retenir de glousser, et bientôt, un fou rire incontrôlable tira les cordes de mon corps jusqu'aux lourdes grilles qui entravaient le camp. Aux alentours, les prisonniers étaient rassemblés et légèrement pressés contre les

barbelés pour assister à ma libération. Maintenant que je me trouvais à quelques pas des imposantes grilles, les plis de mon visage se retroussaient aussi bien qu'il se détendaient. Je ne voulais pas laisser échapper cet instant qui me paraissait réalité. A moins que tout ceci n'était qu'un songe ? Que ma liberté tellement désirée n'était en vérité qu'une invention créée de tout pièce par mon perfide esprit ! Mais alors, pourquoi pouvais-je de nouveau ressentir ces sensations éteintes dans l'étreinte de la solitude ? Trop de questions embrumaient mon esprit, je ne pouvais me permettre ces indécisions maintenant. Alors, brusquement et sans laisser percevoir mon doute, je franchis d'un pas assuré les barrières métalliques qui enchaînaient depuis trop longtemps mon âme qui déambulait tel un spectre.

Un silence faisait taire le moindre bruit. Je fermai mes yeux et frémis aux douces caresses que m'offrait la Nature laissant le soleil m'envelopper de ses poudreux rayons. Je sentis alors de multiples textures olfactives et perçus des centaines de milliers de coquelicots me chatouiller la peau. Le paradis si près de l'enfer ! Soudain, un cri térébrant arracha à ce décor idyllique sa quiétude. Je m'allongeai alors lentement dans ce lit vermeillaisant s'échapper le feuillet de ma main.

Le dormeur du val

*C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.*

*Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.*

*Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Souriait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.*

*Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.*

Arthur Rimbaud